

Ni potes ni collègues !

Rencontre avec le Raoul Collectif réalisée par Antoine Laubin

Antoine Laubin est metteur en scène au sein de la compagnie De Facto et sera, à partir du 1^{er} janvier 2016, co-directeur de publication d'Alternatives théâtrales.

Il aura suffi d'un seul spectacle – LE SIGNAL DU PROMENEUR¹, créé en 2012 – pour imposer le Raoul Collectif au-devant de la scène francophone et au-delà. Les cinq garçons (Romain David, Jérôme De Falloise, David Murgia, Benoît Piret et Jean-Baptiste Szezot) préparent actuellement leur nouvelle création². Lors d'une rencontre expresse au Festival d'Avignon, trois d'entre eux tentent de définir les liens qui les unissent, dans le travail et en dehors, en mettant un point d'honneur à déconstruire le mythe en vogue du « collectif ».

ANTOINE LAUBIN : Entre la première étape du SIGNAL DU PROMENEUR au Festival de Liège en 2011 et aujourd'hui, comment ont évolué vos relations ?

Romain David : On se connaît mieux, un équilibre dans le travail s'est installé. On sait comment les uns et les autres réagissent aux propositions artistiques. Méthodologiquement, on sait comment chacun fonctionne. Je sais par exemple comment David peut compenser mes manques. On se connaît mieux politiquement aussi.

Jérôme de Falloise : Mais une part de mystère persiste. Je m'étonne encore de certains comportements que je connais pourtant.

A. L. : Qu'est-ce qui vous a réunis ?

J. d. F. : Le projet. Mais on a sans doute un flair commun, une attirance pour les mêmes sujets, des accointances.

David Murgia : On s'est rencontrés à l'école : c'est un cadre serré, où les affinités intellectuelles et artistiques peuvent se créer. Il y a de l'amitié mais pas uniquement. Certaines affinités ne se découvrent que sur le plateau.

A. L. : Aujourd'hui, vous vous considérez davantage comme des collègues ou des amis ?

D. M. : Ni l'un ni l'autre. Peut-être comme des compagnons ou des camarades.

J. d. F. : On s'entend bien mais nous ne sommes pas vraiment des potes à la base. Ou, si nous sommes potes, nous le sommes devenus par le travail.

R. D. : Le chemin du travail et celui de l'amitié sont deux chemins parallèles. Si nous partons en vacances ensemble, notre relation n'est pas la même que lorsque nous travaillons.

D. M. : Nous avons aussi de longues périodes où on ne se voit pas, où on travaille chacun de notre côté, ce qui est très bon pour le groupe.

J. d. F. : Il y a une vraie joie à se retrouver au plateau quand on ne s'y est pas trouvés ensemble depuis six mois.

R. D. : Le risque, lorsque l'on est trop amis, est aussi de ne pas oser se dire franchement les choses dans le travail. Nous tenons au fait d'oser se dire « ça, ça ne va pas ». Quand on a le désir premier de travailler entre potes, ces situations-là peuvent parfois être vécues très violemment.

J. d. F. : Il faut dire aussi qu'on aime le débat d'idées. On peut ne pas être d'accord et ce n'est pas grave.

D. M. : Avec le temps, on a appris que nos désaccords et nos contradictions étaient utiles théâtralement.

A. L. : LE SIGNAL DU PROMENEUR aborde la question de la connexion de l'individu au champ social. Est-ce que ce spectacle dit quelque chose de vos relations à l'intérieur du collectif ?

R. D. : Nos personnages de promeneurs viennent des promenades que nous avons faites. Ce que nous vivons ensemble génère directement le fait théâtral. Nous nous créons des expériences de vie intimes, qui nourrissent le plateau.

D. M. : C'est une de nos convictions : il ne suffit pas de répéter du théâtre pour en créer, il faut avoir vécu ensemble. Vivre ensemble des expériences exceptionnelles, comme la création du SIGNAL ou notre voyage au Mexique... Il y a un aspect fraternel à notre relation ; c'est différent de l'amitié.

A. L. : Pensez-vous que votre mode de travail constitue une réponse aux questions existentielles que soulèvent vos spectacles ?

D. M. : Notre manière de travailler n'est pas seulement une réponse aux questions qu'on se pose mais, de manière plus fondamentale, une sorte de réponse à ce qu'on souhaite faire de nos vies. Passer plusieurs mois avec tels compagnons à réfléchir à ce type de questions, à lire et à se promener, c'est une réponse faite à moi-même sur l'avenir que je me donne. Où je veux travailler ? Pour qui je veux travailler ? À quel rythme ?

A. L. : Êtes-vous attachés au terme « Collectif » ?

J. d. F. : De moins en moins. On sait très bien que le nom est complètement galvaudé. Pour notre part, ce n'est pas une revendication mais nous fonctionnons vraiment en collectif.

1. Voir LE SIGNAL DU PROMENEUR par le Raoul collectif, Sylvie Martin-Lahmani, publié dans le numéro 113-114 d'Alternatives théâtrales.

2. Création le 10 novembre 2015 au Théâtre National, Bruxelles.

Rencontre réalisée à Avignon le 24 juillet 2015.



David Murgia, Jérôme De Falloise, Romain David, Benoît Piret et Jean-Baptiste Szezot dans LE SIGNAL DU PROMENEUR, Théâtre de Verdure, Vagny, 2012.
Photo Céline Chariot.

A. L. : Ça suppose une pensée commune ?

J. d. F. : Au minimum une réflexion commune. Les choses peuvent parfois prendre beaucoup de temps parce que l'on n'est pas d'accord tout de suite.

D. M. : Et ça suppose aussi que la réponse théâtrale à cette réflexion soit collective, même si elle est plus maladroite que si un seul ou trois d'entre nous l'avaient formulée.

J. d. F. : Il faut se méfier du mythe du collectif. On voit beaucoup d'étudiants en théâtre former des bandes de potes et s'imaginer beaucoup de choses. Le fonctionnement en collectif est en fait assez rare et il n'est certainement pas le seul possible.

D. M. : Il y a une image romantique un peu dangereuse dans cette idéalisation...

R. D. : L'objet auquel on travaille est plus important que l'étiquette. Cette mode des collectifs ne doit pas faire oublier ça. Le cliché romantique vient du fait que les étudiants savent qu'il est très difficile de travailler en sortant de l'école. Donc certains s'accrochent à l'idée qu'il suffira de se regrouper alors que l'objet artistique est beaucoup plus important.

A. L. : Comment le succès important de votre premier spectacle influe-t-il sur la vie du groupe et la manière dont vous préparez le spectacle suivant ?

D. M. : Être à cinq nous préserve de certaines erreurs

ou de nous laisser trop perturber par l'institution. Le fait d'échanger énormément, de discuter ensemble de notre inscription dans l'institution théâtrale est une force.

J. d. F. : Face à la pression, être entouré de quatre personnes qui te rassurent, c'est très important. Tu n'es pas tout seul. Notre méthode de travail est un peu différente aujourd'hui, l'écriture est davantage collective. Généralement, on passe le début d'après-midi à construire une impro, on se met d'accord sur un canevas. Ensuite on fait l'impro au plateau, qui est parfois décevante, moyennement décevante ou pas décevante du tout. On reprend la même impro une, deux ou trois fois sur la même journée, à cinq au plateau, en se filmant, et puis on regarde. Avant on filmait mais on ne regardait jamais, maintenant on regarde !

R. D. : Nous avons davantage la conscience de notre groupe que précédemment.

J. d. F. : Ce sont les spectateurs qui ont beaucoup relevé la dynamique de groupe, l'énergie collective du SIGNAL. L'énergie vitale, la force du vivant, ce sont des concepts qu'on a découverts en lisant Vaneigem³. Mais nous ne nous sommes pas réveillés un matin en décidant de travailler sur l'énergie collective. Quelque chose vient au plateau, une circulation, une nécessité rythmique...

R. D. : Aujourd'hui on y est plus attentifs, on se dit que notre travail doit prendre en compte cet aspect. La réflexion sur ce qu'est un groupe au moment où l'individualisme gagne nous semble intéressante.

3. Raoul Vaneigem, dont le prénom est à l'origine de l'appellation du collectif.